

L'HOMME D'ARTEK

Il n'y a pas longtemps — et mon cœur est étreint d'une grande angoisse en y pensant — il n'y a pas longtemps : quelques jours, et il me semble même que c'était hier. J'étais allé à Artek comme cela m'arrivait très souvent lorsque j'étais à Sououk-Sou. Je lui avais serré la main et nous avions causé affectueusement, comme il sied entre compatriotes communistes.

Artek, c'est comme qui dirait un petit village aux grandes maisons symétriques qui, de par la volonté d'un homme, est venu se poser sur le bord de la mer dans un des coins les plus exquis et les plus grandioses de la Crimée. Cet homme, on lisait son nom sur un des montants du portail qui s'ouvrait là : Soloviev.

Quant au village qu'il avait fait sortir de terre, c'était un village d'enfants. Le lieu est célèbre, tout le monde le connaît, mais quand bien même on ne saurait pas ce que c'est, on s'en aperçoit dès qu'on franchit la grille l'entrée, car le chemin qui descend aux rangées de maisons porte des milliers de traces de petits pieds nus, et c'est très visible qu'on va vers un nid d'enfants.

Ils habitent la série de maisons de bois qui a remplacé depuis un an seulement, les tentes où ils vivaient : de grandes maisons spacieuses, bien agencées avec une armée régulière de lits, et, en plus des locaux d'habitation, une ambulance, les douches, le musée, riche des conquêtes botaniques, minérales ou animales des enfants eux-mêmes : de l'autre côté des murs bariolés d'affiches de ce musée, on voit toutes sortes de productions du cru : des scarabées gigantesques, des hérissons et des serpents, et même un vaste grif, aigle criméen, avec ses yeux bleus et son cou de vautour (mais celui-ci est empaillé).

Des équipes de deux cents pionniers se succèdent à Artek, chaque mois, pendant cinq mois. Mille enfants y passent donc, venus de tous les coins de l'immense Union, des régions les plus froides, et aussi des foyers les plus dénués, et ils se plongent dans le soleil éblouissant de Crimée, entre la mer féerique et le parc sauvage et touffu qui escalade les pentes et s'éploie jusqu'aux flancs magnifiques du mont de l'Ours.

Telle est donc l'idée qui a présidé à cette création : rendre annuellement la santé à mille petits pionniers affaiblis en les transportant de leurs villes brumeuses et de leurs pauvres maisons, dans le luxueux séjour aménagé jadis

avec amour par un homme qui a gagné beaucoup d'argent en vendant du vin. Au commencement de chaque mois, arrive joyeusement une cargaison de pionniers qu'ont malmenés, amincis et asphyxiés le dur remuement et l'atmosphère poussiéreuse des villes. Pendant la cure, ils gardent leur discipline de pionniers, et cela suffit pour maintenir parfaitement l'ordre et écarter toute infraction, tout incident, entre ces cent garçons et ces cent filles de dix à quatorze ans. Ils mangent et dorment, ils avalent l'air et le soleil, ils font des parades : on les rencontre sur les routes défilant avec leurs bannières et au son du tambour (et quand nous nous rencontrions en pleine campagne, nous nous disions bonjour car nous nous connaissions bien), ils jouent dans le grand parc à toutes espèces de jeux et notamment à un jeu nouveau : « la recherche de Nobile », ils font des excursions scientifiques sous la direction du bon docteur Chechmariov et de la jeune camarade professeur de botanique...

A la fin de chaque mois, la petite smala, pleine de santé, et pleine aussi de regret, quitte l'oasis d'Artek et se disperse aux quatre coins du continent soviétique. La dernière fournée est partie il y a trois semaines, fin octobre, avant la fermeture annuelle. Il y a

eu à cette occasion une fête et un feu de joie, et tous les gens des environs sont venus à Artek, attirés par les illuminations, les cris rythmés, le tambour et la trompette des pionniers.

Et pourtant déjà, la mort s'approchait de l'asile de paix. Au bout de la riante file immobile des maisons de bois, il y a une petite maison qui est juste sur le bord de l'eau. Dans l'unique pièce de cette maisonnette construite au temps passé, habitait Soloviev, le père d'Artek, le fondateur et l'animateur. Soloviev a fait bien d'autres choses dans sa vie que le camp d'Artek. Il a joué, dans la jeune Union géante des Républiques Soviétiques, son rôle de savant et de militant. Il voulait aussi faire bien d'autres choses, et il avait raison : il était grand, fort, et beau, et il semblait bien capable de pousser très loin encore une destinée utile pour tous.

Accompagné par sa femme, camarade aux yeux clairs et à la voix douce qui veillait sur lui avec une sollicitude opiniâtre, car déjà les symptômes du mal terrible qui saisit le corps aux artères étaient apparus — il m'avait montré en détail cette colonie d'Artek dont il était l'inventeur et dont le docteur Chechmariov était, à ses côtés, le réalisateur pratique. So-

loviev me mena voir l'emplacement, longuement choisi par lui, où il pensait pouvoir faire édifier un sanatorium d'enfants ouvert toute l'année.

Il ne songeait qu'à guérir les autres, et il parlait d'avenir, comme sont doucement forcés de le faire tous ceux qui se penchent vers les petits et les souffrants. Pourtant il était alors, lui, plus souffrant que les autres, et il avait peur d'être bientôt arrêté dans sa tâche et peut-être arrêté d'une façon affreuse. Il était médecin, et tandis que les gens le complimentaient sur son aspect florissant, il savait la vérité. Déjà, à Ouskoié, au mois de juillet, il m'avait dit : « Je suis très malade ». Il se rendait compte de l'acharnement épouvantable de ces attaques qui lui paralysaient la voix ou la vue, ou la mémoire, et qui ne lui ont guère laissé de répit depuis qu'elles ont apparu jusqu'au moment où elles ont abattu cet homme aux larges épaules et au noble visage. Hier, j'ai reçu le télégramme qui m'annonçait sa mort. C'est un grand deuil pour moi qui l'aimais beaucoup. C'est et ce sera aussi, un grand deuil pour bien d'autres. Mais ce sera, par-dessus ce deuil, un bel exemple de sagesse, de courage et de travail qu'il laisse, un exemple aussi durable que ses œuvres et ses réalisations.